

L'UNIVERSITE DE MANITOBA

L'EGOISME ET L'ORGUEIL  
DE ROUSSEAU

ETANT UNE THESE SOUMISE AU COMITE DES  
ETUDES POST-GRADUEES, EN EXECUTION  
PARTIELLE DES EXIGENCES DU GRADE  
DE LICENCE ES LETTRES

PAR  
LEONARD ANTHONY CANERS

DAUPHIN, MANITOBA

AVRIL, 1934

## TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
I TRAITTS DOMINANTS DU CARACTERE DE ROUSSEAU	3
II SUR L'UNITE DE ROUSSEAU	17
III LES DISCOURS	21
IV ROUSSEAU SUR LA RELIGION	29
V SUR L'EDUCATION	42
VI EPILOGUE	51
Bibliographie	54

CHAPITRE I

TRAITS DOMINANTS DU CARACTERE DE ROUSSEAU

Comme dans les étangs assoupis sous les bois,  
Dans plus d'une âme on voit deux choses à la fois:  
Le ciel qui teint les eaux à peine remuées,  
Avec tous ses rayons et toutes ses nuées;  
Et la vase, fond morne, affreux, sombre et dormant,  
Où des reptiles noirs fourmillent vaguement.

Hugo.

Avant de juger l'homme, il faut l'approfondir. Voilà donc le but de mes premiers efforts: mettre à nu le coeur et l'âme de Rousseau, car bien qu'il se soit confessé avec tant de candeur, et, disons-le, avec tant de courage et même de défiance, il se cache souvent malgré lui. Et cela est très naturel car la nature veut que chaque être se conserve et que chaque être cherche son bonheur.... même la personne qui se suicide ne cherche pas le mal absolument mais cherche à échapper à un sort qu'il juge encore plus effroyable que la mort.

Il suit de là que tout en confessant Rousseau a dû lutter contre cet instinct fondamental de l'homme: la préservation de son être moral, car nul homme expose volontiers aux yeux pénétrants et souvent malveillants de ses semblables, et surtout à ses ennemis impitoyables, comme l'a fait Rousseau, les plaies gangreneuses de son âme malade. Quels donc sont les traits essentiels du caractère de Rousseau? Il y en a deux: l'égoïsme et l'orgueil. Pour bien prouver cette assertion positive j'aurai recours aux

confessions où Rousseau a prétendu faire l'histoire de sa vie. Je dis prétendu car à presque chaque page on trouve des mensonges; cependant, cette oeuvre est peut-être la plus sincère et la plus personnelle de tout ce que Rousseau ait écrite et quoiqu'on ne doive pas se fier sans réserve à tout ce qu'on y lise on peut y découvrir l'âme brulante, fière, et orgueilleuse de son auteur.

Or d'abord quel but Rousseau eut-il en vue lorsqu'il se décida de rédiger ses fameuses confessions? C'est lui-même qui nous répond dans la préface de cette chef d'oeuvre: Voici le seul portrait d'homme peint exactement d'après la nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais etc., et plus loin il prie à ses lecteurs de ne pas anéantir un ouvrage utile et unique etc., et de ne pas ôter de sa mémoire le seul monument sur son caractère qui n'ait pas été défiguré par ses ennemis. De là il est incontestable que Rousseau a voulu créer un chef d'oeuvre qui flatterait sa vanité plutôt que de s'anéantir en se confessant. En d'autres termes tout en se confessant il monte sur un piédestal.. il érige en son propre honneur un monument immortel. Encore pire que cela, car trop souvent il s'excuse si adroitement que ses crimes exécrables mêmes changent de couleur comme le font les caméléons et deviennent, si non des actes de vertu, au moins de simples peccadilles. Permettez-moi de donner quelques exemples. Parlant de sa jeunesse, il nous dit: "J'avais les défauts de mon âge: j'étais babillard, gourmand, quelques fois menteur; j'aurais volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille." En d'autres mots il était comme la plupart des enfants ordinaires... mais alors il ajoute immédiatement: "mais jamais je n'ai pris plaisir à faire du mal, du dégât,

à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux." Donc un peu de méchanceté mais au fond assez respectable.

Plus loin il se dit lascif, très précoce, mais il ajoute qu'il a passé l'âge de puberté sans désirer, sans connaître d'autres plaisirs des sens que ceux dont Mlle. Lamercier l'avait très innocemment donné l'idée; et que son esprit romanesque l'a<sup>2</sup> conservé des sentiments purs et des mœurs honnêtes.<sup>3</sup>

Il se confessa des mensonges, du vol, de la fainéantise mais nous explique que la tyrannie de son maître en fait la cause.<sup>4</sup>

On peut citer d'autres exemples innombrables. C'est presque toujours la même histoire. A Turin il fait une chose assez déshonorable... il abandonne sa religion et devint hypocrite... mais c'est par nécessité. Ses amours avec Madame de W<sup>u</sup>atens ou Vu<sup>u</sup>atens, selon l'Encyclopédie Britannica, sont si tendres, si purs, si angéliques qu'il serait difficile de trouver quelque chose de plus beau. L'affaire de Marion et le ruban volé nous offre encore la même répétition. Il s'accuse de lâcheté, et je ne sais quoi de plus, mais il finit par dire: "Si l'on m'eut laissé revenir à moi-même, j'aurais infailliblement tout déclaré", etc. Mais on ne fit que l'intimider et n'étant qu'un enfant, il se compromet.<sup>5</sup> Rousseau au fond était bon, mais quelque cause en dehors de lui est toujours là, pour le pervertir. Voilà déjà en germe la bonté naturelle de l'homme corrompu par la société dont j'aurai à parler plus tard. Passons... ses affaires d'amour avec Madame de Waxens, Madame Larnage, Madame Houdentot, et plusieurs autres, car enfin l'âme de

---

<sup>2</sup> Rousseau. Les Confessions I p.15

<sup>3</sup> Ibid pp.24,25,262

<sup>4</sup> Ibid pp.43.

<sup>5</sup> Ibid p.II7.

Rousseau est si débordante de pureté...est si vertueuse, si pleine de douceur et de noblesse que tout en se vautrant dans une mare de sensualité il nous peint des scènes pastorales d'innocence et de paix. Ce qu'on appelle en termes ordinaires le libertinage, si non la prostitution, devient dans l'âme lyrique et ecstasique de Rousseau un amour presque divin et donc, comme dans le cas de Madame Larnage, Rousseau est adultère et perfide à la fois, car "sa chère maman" fut apparemment oubliée malgré toutes ses perfections.<sup>6</sup> Cependant, cela ne l'empêche pas de prononcer en sa faveur un éloge digne d'un saint: "Quelle autre femme, si sa vie secrète était manifestée ainsi que la vôtre, s'oserait jamais comparer à vous?" s'écrie-t-il.<sup>7</sup>

Mais, dit Rousseau plus loin, maintenant que nous avons vu s'écouler sa paisible jeunesse dans une vie égale, ses beaux ans pleins de doux souvenirs, des années d'innocence et tranquillité, il va nous développer un tableau différent. Donc, jusqu'ici il n'a fait que s'excuser si non se glorifier? Au moins, jusqu'ici nous n'avons pas encore entendu s'échapper de ses lèvres un mot de repentance, jamais rien qui ressemble à de l'humilité ou de regret. Eh bien, examinons ces autres fautes énormes dont il parle, car Rousseau ne veut pas que nous croyions qu'il fait ses confessions pour faire son apologie.<sup>8</sup> Rousseau commence le chapitre en nous racontant l'histoire de l'injustice qu'il souffre aux mains de ces messieurs qui condamnent "La Dissertation sur la Musique Moderne" sans la comprendre; alors il y a une affaire d'amour très froide entre parenthèses avec Madame Dupin; il nous dit alors quelque chose par rapport à quelques morceaux de musique qu'il a

---

<sup>6</sup> Rousseau. Confessions II pp.20,43.

<sup>7</sup> Ibid.p.54.

<sup>8</sup> Ibid.p.75.

composés "di prima intenzione"...et qui sont dignes, peut-être, de l'admiration des maîtres s'ils avaient pu les entendre exécuter! Alors il nous parle de l'ambassade de Venise et du terrible M. de Montaigne qui n'était pas seulement ingrat mais la cause de la peine que Rousseau y éprouva. Donc jusqu'ici rien d'épouvantable.

Puis suit l'affaire avec Zulietta...et, s'écrie Rousseau, si vous voulez me connaître, osez lire les deux ou trois pages qui suivent.<sup>9</sup>  
Et bien que lisons-nous?

- (a) Un homme qui croit voir la divinité dévoilée.
- (b) Un homme tellement saisi d'un froid mortel qu'il doit s'asseoir et qui pleure comme un enfant.
- (c) Cet homme s'aperçoit que la belle Zulietta a un tétou borgne et que par conséquence elle n'est que le rebut de la nature. Hésitation fatale. Embrouillé, vacillant, enfantin, l'homme s'y tient passif...impuissant...stupide.
- (d) La belle Zulietta offensée lui dit de s'en aller étudier le calcul.
- (e) Cependant l'on arrange un autre rendez-vous, mais lorsque l'amant arrive, l'amante est partie!

Continuant Rousseau nous informe d'une autre affaire touchant une pauvre petite fille de douze ans...Anzoletta, dont il devient après tout, un espèce de protecteur plutôt que corrupteur.<sup>10</sup>

Nous voilà, selon Rousseau, à même de le connaître...eh bien, deux fois nous avons vu se vaincre les penchants bas d'un homme par ce qu'il a de noble en lui. Encore une fois je me demande de quoi donc se confesse-t-il ou sont ces crimes abominables? Sont-ce là les fautes énormes dont il parle?

---

<sup>9</sup>  
Ibid p.134

<sup>10</sup>  
Ibid p.130

Cela n'est pas tout. Parlant concernant ses rapports avec Madame de Wamens et sa mort pénible Rousseau nous dit: On dirait qu'il n'y a que les noirs complots des méchants qui réussissent; les projets innocents des bons n'ont presque jamais d'accomplissement. Que suit-il de là si non la justification de la conduite d'une femme immorale, aussi bien que celle de la liaison que Rousseau avait avec elle?

Écoutons Rousseau encore une fois. Parlant de Thérèse Vasseur il dit: Elle crut voir en moi un honnête homme et elle ne se trompa pas. Mais depuis quand est-ce un crime d'être honnête? Mais vous me direz, soyez donc raisonnable, car Rousseau nous a dit que s'il y avait quelque chose en sa faveur, il ne nous le tairait pas. A quoi je riposte: Mais quels donc sont ces crimes, car jusqu'ici il n'y a rien d'effrayant? Au contraire!

Venons maintenant au crime capitale de Rousseau: l'abandonnement aux "Enfants-Trouvés" de ses cinq enfants, car peut-on s'imaginer quelque chose de plus abominable, de plus cruel, de plus navrant, et contre nature que cet acte barbare perpétré contre ses propres enfants? Et cependant, écoutons-le s'exculper---que dis-je?--se justifier et même se glorifier. "Je me contentai de dire, nous explique-t-il, "que mon erreur fut, qu'en livrant mes enfants à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même, en les destinant à devenir ouvriers et paysans, plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen et de père et je me regardai comme un membre de la république de Platon." Il en bénit même le ciel. Alors il ajoute: Tout pesé je choisis pour mes enfants le mieux, ou ce que je crus l'être... il les envie même leur sort.

---

II

Ibid, p. I42

I2

Ibid, p. I44

I3

Ibid, p. I80

I4

Ibid, p. I8I



Et quelque temps après, parlant de sa famille, il dit: Je frémis de le livrer à cette famille mal élevée (Vasseur) pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des "Enfants-Trouvés" étaient beaucoup moindres. Tout simplement Rousseau eut fait un autre acte louable... J'ai presque peine de croire à la sincérité de Rousseau, car est-ce là agir selon la nature qu'il a tant adorée? Est-ce là le même défenseur des moeurs... est-ce bien celui qui voulut que les mères nourrissent leurs propres enfants?

Malgré tout cela il nous dit avec une candeur naïve, lorsqu'il nous offre quelques renseignements sur sa transformation: jusque là j'avais été bon, dès lors je devins vertueux ou du moins, enivré de la vertu. <sup>I5</sup> Donc, avant la-dite transformation, il eut été toujours bon.

Nous pouvons donc conclure que le but principal des confessions de Rousseau ne fut jamais une pénitence héroïque... non pas même une apologie de sa vie mais plutôt un écoulement naturel, brûlant, et sincère d'un coeur aveuglé, d'une âme qui s'idolâtre. Aussi Chuquet eut-il raison lorsqu'il écrit: "Il adoucit ou biffa hardiment, délibérément, il fit sa propre apologie."

Il crie bien haut qu'il se repent de sa faute, mais ne dit-il pas qu'au milieu des préjugés et des vices du siècle il a été le plus vertueux des hommes? N'est-il pas toujours resté libre? N'avait-il pas l'amour du vrai? A chaque instant il parle de sa générosité et de sa sensibilité. Dès la première page il affirme qu'il a été bon et sublime. La persécution même dont il se croit l'objet exalte son orgueil et il se flatte d'être le plus célèbre et le plus malheureux des hommes.<sup>16</sup>

Ayant parlé de l'imagination déréglée de Rousseau, Chuquet ajoute

---

I5

Ibid p.259

I6

A.Chuquet. J.J.Rousseau pp.I69-I70

"A cette imagination se joignent de son aveu un prodigieux amour-propre, un orgueil diabolique. Personne n'a pensé ni parlé si superbément de soi." "Il vaut mieux," dit-il sans cesse, "que les autres hommes. Il attribue à tout ce qu'il fait une extrême conséquence. Il déclare qu'il étonne Europe de sa plume, qu'aucun philosophe n'a médité plus profondément, plus utilement que lui, que son éloquence ne se peut imiter, et que certaines parties de l'"Héloïse" sont des chefs-d'oeuvre de diction; qu'on doit élever des statues à l'auteur d'"Emile" etc. <sup>I7</sup> Fut jamais mortel plus orgueilleux? S'il en faut encore d'autres preuves, il suffira de se rappeler la scène du dernier jugement où Rousseau, presque blasphémateur, s'écrie: "Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus... etc. Eternel rassemble autour de moi, l'innombrable foule de mes semblables... etc. et puis qu'un seul te dise si l'ose: Je fus meilleur que cet homme-là! <sup>I8</sup> En voilà de l'égoïsme et de l'orgueil que même Lucifer aurait peine à surpasser ou même à égaler.

Si l'on voulait l'on pouvait encore énumérer une multitude d'autres incidents pour illustrer l'égoïsme de Rousseau, comme, pour exemple, son manque de reconnaissance, ses querelles innombrables où il se jugeait toujours l'objet de quelque complot sinistre ou, au moins, le victime innocent de ses ennemis acharnés, car ils jugeait apparemment un espèce de prodige, attirant tous les regards du monde, un être supérieur et par conséquence haï et envié par ceux qu'il éclipsait de sa grandeur et de son génie. Mais il me semble que cela n'est pas nécessaire, car je crois avoir amplement prouvé que Rousseau fut essentiellement égoïste; or l'exagér-

---

I7

Ibid p. I98

I8

Rousseau, Les Confessions I p. IO

ation de l'égoïsme, c'est l'orgueil, car après tout, l'orgueil c'est l'égoïsme outré. Il est donc facile de comprendre pourquoi Rousseau fut si orgueilleux... je n'ai non plus l'intention d'expliquer cet égoïsme ni d'en découvrir les causes dont les principaux sont sans doute:

(1) Une éducation imparfaite, qui surexcitait une imagination déjà naturellement vive.<sup>19</sup> Rousseau devint rêveur et il commença à se créer un monde où règnera bientôt un subjectivité effrénée.

(2) Les souffrances physiques dont Rousseau fut le victime dès de sa naissance jusqu'à sa mort. Ces souffrances eurent l'effet de donner un tour bizarre à sa mentalité.<sup>20</sup> Cela est naturel, car les souffrances physiques tendent à tourner nos pensées envers nous-mêmes.

(3) Une sensualité déjà surexcitée en bas âge, car jamais, dit Rousseau, César si précoce ne devint si promptement laridon.<sup>21</sup>

Il suffira donc d'avoir indiqué brièvement quelques-uns des principaux facteurs qui ont contribué à la formation de l'égoïsme de Rousseau, un égoïsme qui, tout en grandissant, devint enfin un orgueil abominable.

Et voilà un paradoxe: L'égoïsme de Rousseau est à la fois la cause principale de sa grandeur et de sa bassesse, cet égoïsme contient le germe de tout ce qu'il a d'originel et de noble en Rousseau, mais c'est aussi la source de son malheur. De cet égoïsme découle tout ce qu'il y a de profond en Rousseau, mais aussi c'est de là d'où proviennent tous ses erreurs principaux... bref, cet égoïsme est la base inébranlable sur lequel s'est levé une gloire

---

19

Ibid pp. 12, 13.

20

Correspondance Jan. 18th, 1761 p. 179

21

Rousseau, Les Confessions I p. 43

immortelle couronnant Rousseau victorieux d'un halo presque divin; mais hélas, ce même égoïsme est le gouffre sans fond, noir et terrible, où il s'abîme sans retour.

Et pourquoi? Parceque dans son égoïsme Rousseau s'est trouvé et c'est aussi là qu'il s'est perdu. Rousseau s'est plongé dans les profondeurs de sa personnalité; il a tâché de pénétrer l'obscurité et le mystère de son propre existence. C'est de là qu'il a tiré les perles que nous admirons et avec raison, car c'est de là que provient son lyrisme, c'est là, en s'examinant; qu'il a construit ces thèses sur l'amour, la société, l'éducation, la religion... mais, hélas, cet égoïsme le mène peu à peu vers un précipice effroyable... peu à peu il commence à se considérer, comme Lucifer autrefois, comme l'alpha et l'omega de son propre existence, comme un être suprême et indépendant; et alors il fait son erreur fatale: il s'adore et le voilà d'un seul coup de lyre de l'univers, l'oracle de la sagesse, la source pure d'où couleront les eaux vivantes, et dans son aveuglement il voit ni ses limitations ni ses vices, ni sa nature corrompue, ni les penchants horribles, effroyables, mystérieux et incompréhensibles du coeur humain. Dès ce moment il est perdu.

Et pourquoi? Parceque sa vision s'obscurcit et son coeur s'endurcit... non seulement voit-il obscurément, il voit fausement. Il réduit l'humanité à une copie enlargie de son propre personnalité, qu'il ne comprend pas malgré toutes ses réflexions sur lui-même, car son égoïsme déréglé l'aveugle, et son orgueil le fait rebel. Et donc il perd de vue le spectacle terrible et tragique à la fois, de l'humanité luttant contre des forces presque invincibles, et vis-à-vis des obstacles insurmontables; il perd de vue le triste drame de l'homme déchu, de l'homme faible et cependant si courageux,

de l'homme bestial, sensuel, égoïste, lâche, et pourtant aspirant à la vertu, spirituel, généreux et héroïque. Bref, l'homme devint banal. Il perd le sceau de sa divinité et la marque de son destin éternel. Sa marche lente et pénible vers les hauteurs sublimes où il aspire sans cesse, ses penchants dégradants et pervers, menaçant toujours de l'engloutir désespérément dans le gouffre de son néant, l'entremêlement des tristes plaintes de sa douleur et de ses souffrances avec les cris joyeux de ses triomphes, tout cela se ratatine, pour ainsi dire. L'homme cesse d'être mystérieux, paradoxal, incompréhensible. Les dieux ne se le disputent plus, il perd sa dignité et l'on ne s'y intéresse presque plus... et donc même le spectacle épouvantable du Christ expirant sur la croix ne se comprend plus. Et voilà donc la petitesse de Rousseau... il n'a pas creusé assez profondément. Sa gloire est d'avoir cherché dans le coeur humain les sources inépuisables de lyrisme, de poésie, de religion, et de philosophie. Sa perte, hélas, fut inévitable quand, à cause de son égoïsme toujours augmentant, il se referma dans le trame enchanteur de son imagination déréglée et se fit l'esclave de ses sentiments séducteurs et de son orgueil déplorable.

Sa gloire est d'avoir osé défendre dans un siècle où le rationalisme, l'athéisme, l'impiété furent à la mode, les sentiments du coeur humain, et la religion naturelle, contre des adversaires formidables tels que Voltaire, Holbach, Diderot, et al.; car, bravant courageusement leur ridicule et leur cynicisme Rousseau, comme un géant solitaire leva sa voix sonore et puissante et plaça le coeur humain sur un piédestal, puisque c'était dans le coeur que Rousseau trouva tout ce qu'il a de noble et de sublime dans la nature humaine; il en faisait, pour ainsi dire, le temple de Dieu. En tout cela fut-il immensurablement plus profond que Voltaire et son école, qui avec tout leur criticisme, toute leur raillerie

déstructive et tout leur cynicisme mordant ne peut que créer du mécontentement et de la sécheresse qui flétrissent le coeur tout en flattant hors de mesure l'intelligence. De là provint la maladie du siècle, une sorte de fléau frappant de sa flétrissure la société dénaturée et blasée et voilà aussi la raison de la popularité surtout chez les femmes de la "Nouvelle Héloïse" et d'"Emile", car rien ne peut changer la nature de l'homme. L'homme est, et sera toujours fondamentalement le même. L'homme a besoin de religion... il cherche même malgré lui un Dieu qui puisse satisfaire à ses aspirations. Eh bien, moquez tout ce que vous voulez... le jour viendra où toutes vos railleries s'écrouleront car rien que l'infini puisse à la longue contenter le coeur avide et insatiable de l'homme. L'homme est un être sentimental. Moquez-vous tant que vous voudrez de ses amours et de ses pleurs. Demontrez que l'amour n'est une fable vide de réalité, et que les larmes versées à la mort d'une mère sont impuissantes et ridicules et un signe de faiblesse dont un philosophe doit avoir honte... allez plus loin, convainquez le monde entier, si cela fut possible, de ces affirmations, endurcissez le coeur humain et tarissez les sources de ses larmes, et voilà qu'une autre génération surgira... une autre jeunesse ne sera que plus enivrée de la douceur de ses amours, et leurs poètes ne chanteront que plus haut et d'une voix plus tendre les tristes tragédies de la vie humaine!

Faites comme les Russes de nos jours... ôtez du coeur de l'homme l'image de son Dieu... vous réussirez pour le temps... mais à la longue vos efforts seront en vain et s'écrouleront dans la futilité de leur néant. Eh, voilà la vraie importance de Rousseau. Il a compris mieux que ses adversaires l'unité de l'homme... et il avait donc raison d'honorer avec tant de chaleur et de sincérité les affections de notre

nature. Mais il avait tort lorsque dans son tour il traita comme chose de peu d'importance, ou d'importance secondaire, l'intelligence, et quand il préfère le sentiment à la raison. Lorsqu'enfin il constitue en arbitre absolu ses sentiments plus ou moins dépravés... lorsqu'enfin il monte sur le trône de son ego déifié, se constitue en juge infaillible sur l'humanité entière... et quand il se construit un dieu et une religion à sa volonté, dénonçant tout autre comme imposition et fausseté, il a prononcé le "non serviam" de son orgueil. Il devient l'esclave de ses sentiments, ce qui n'est qu'une autre manière de dire qu'il se considère et toutes choses comme maître absolu... redevable ni à l'homme, ni à Dieu pour quoi que ce soit, et voilà la vraie explication de son manque de reconnaissance, de l'absence absolue chez lui de la vertu de l'humilité et de sa soif insatiable pour ce qu'il appelle la liberté... car il aime même la vertu, non pour plaire à Dieu, mais pour mériter son propre estime. Corrompra-t-il la fille de Madame Larnage? Il décide que non... "avec quelques soupirs je l'avoue, mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtais pour la première fois de ma vie de me dire: Je mérite mon propre estime... et plus loin... la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir si tôt et si haut, mes propres maximes l'emporta sur la volupté. L'orgueil eut peut-être autant de part à ma résolution que la vertu."<sup>22</sup>

M. Chuquet a exprimé admirablement cette même pensée lorsqu'il disait: cette effroyable vanité l'a perdu. Rapportant tout à soi, se regardant comme un être d'exception, convaincu qu'il doit faire la loi et non la recevoir etc.... il n'a d'autre règle de vie que

sa sensibilité. Sitôt que le devoir l'embarrasse, il s'en affranchit lestement; dans ses actes, comme dans ses écrits, il ferme les yeux sur ce qui le gêne.<sup>23</sup>



CHAPITRE II

SUR L'UNITE DES OEUVRES DE ROUSSEAU.

Examinons maintenant quelques oeuvres de Rousseau, car nous avons déjà assez établi, il me semble, notre point de vue.

Il sera intéressant et utile, peut-être, de dire d'abord quelques mots par rapport à l'unité des oeuvres de Rousseau. Écoutons d'abord Lanson: Maintenant regardons l'oeuvre, dit-il, et alors suivent deux pages dont voici le résumé: La nature avait fait l'homme bon et la société l'a fait méchant; la nature avait fait l'homme libre et la société l'a fait esclave; la nature a fait l'homme heureux et la société l'a fait misérable. Trois propositions liées, qui sont des expressions différentes de la même vérité: la société est à la nature ce que le mal est au bien. Là-dessus se fonde tout le système.<sup>I</sup>

Donc dans le discours sur l'inégalité parmi les hommes, l'idée principale est que le vice essentiel de la société, c'est l'inégalité, car l'inégalité sociale crée des privilégiées, et voilà que bientôt il y a des esclaves d'un côté et des oppresseurs de l'autre, et donc peu à peu la société corrompt l'homme et le fait vicieux et misérable. Mais quel sera le remède? Ce sont "La Nouvelle Héloïse" et "L'Emile" qui y répondent admirablement, car chacun de nous dans la vie même peut refaire en lui l'homme naturel. C'est le sens de "La Nouvelle Héloïse."<sup>2</sup> La société pousse Julie et Wolmar à l'adultère, mais leurs sentiments naturels les restaurent à la vérité, la liberté, la vertu, et au bonheur. Mais à cette restauration est

---

I

Lanson, Histoire de la Littérature Française. pp.780-781

2

Ibid p.784

nécessaire l'éducation. Eh bien, encore une fois laisse agir la nature. Tâchons de soustraire l'enfant à l'influence de la société.<sup>3</sup> Et voilà l'idée principale de "L'Emile". Et voilà l'individu racheté. Mais il faut que la société se rétablisse aussi. Pour cela il est nécessaire qu'elle revienne à son principe, à sa raison d'être, et c'est l'objet du "Contrat Social".<sup>4</sup> Mais est-ce là tout le système? Non. Il y manque encore une pièce considérable: Dieu. Et pourquoi? Parceque Dieu a fait l'homme bon. La société l'a corrompu. Et donc on a besoin de Dieu de ramener l'homme à la vertu, car sans Dieu tout s'écroule.<sup>5</sup> Et voilà donc le but de la profession de foi du vicaire Savoyard.

Permettez-moi cependant de citer un critique dont la réputation est assez connue pour inspirer un profond respect. Le Paradis, dit-il, dans lequel se trouvèrent Julie et Wolmar, était ni moins ni plus qu'un établissement bourgeois de la meilleure espèce, frugal, bien-séant, sain, et paisiblement austère. Nul sauvage sentimental pouvait l'avoir enduré, ni y être endurer sans une transformation radicale dans ses moeurs.<sup>6</sup> Donc l'état naturel du sauvage apparemment est bien inférieur à celui que Rousseau a dépeint avec tant de charme dans "La Nouvelle Héloïse". Alors que penser de la corruption de la société?

D'ailleurs presque tous les critiques de Rousseau sont d'accord lorsqu'il s'agit des raisonnements de Rousseau qu'on prononce faibles et incohérents. On parle de son manque de logique et de la domination de ses sentiments sur l'intelligence. Morley, par exemple,

---

3

Ibid, p. 783

4

Ibid, p. 784

5

Ibid, p. 785

6

John Morley, Rousseau and His Era Vol. II, pp. 42, 43.

s'exprime ainsi: La vraie force de Rousseau s'exprimait dans ses sentiments et invariablement les sentiments l'emportaient sur la réflexion.<sup>7</sup> Et plus loin il ajoute: Au lieu de chercher la vérité avec l'énergie patiente, la circonspection et la conscience, avec les instruments aiguisés, l'appareil systématique et les antennes minutieuses du vrai penseur et du raisonneur profond, il se laissa dériver languissamment sur un flot ardent de sensations et s'en-para des premisses et des conclusions dans une série de pamaisons.<sup>8</sup>

A ce sujet Chuquet a ceci à dire: Durant toute sa vie il s'abandonne entièrement à son imagination, ne croit qu'en elle, et la juge infailible. C'est elle qui le domine et l'entraîne lorsqu'il se perd au milieu des espaces. Il juge les choses non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elles s'arrangent dans sa tête.<sup>9</sup>

Or, dans de telles circonstances, est-il possible d'avoir une unité dans l'ensemble des oeuvres de notre illustre écrivain? Et voici ma réponse: unité logique? non. Unité de sentiment? oui! Je fais cependant exception au "Contrat Social" auquel je reviendrai. Et nous voilà au point critique de notre jugement sur Rousseau. Jamais maxime fut-elle plus vraie et plus applicable que celle-ci dans le cas de Rousseau: Le style, c'est l'homme. Seulement faisons une légère modification: "L'oeuvre, c'est l'homme.", car incontestablement jamais écrivain ne fut plus personnelle que Jean Jacques. Et que suit-il de cela? De cela suit que dans les oeuvres de Rousseau, c'est à dire, dans ses idées philosophiques et religieuses, dans ses jugements sur quoi que ce soit, nous retrouverons les mêmes qualités et les mêmes défauts que nous avons déjà indiqués

---

7

Ibid p.82

8

Ibid p.85

9

A. Chuquet, J.J. Rousseau pp. 195-196

en nous entretenant de Rousseau, l'homme. Les oeuvres de Rousseau sont une réflexion fidèle de son âme vibrante, brûlante de sincérité, sensuelle, égoïste, et orgueilleuse. Nous y retrouverons ces rêveries, ses vagues aspirations, ses amours, sa religiosité sentimentale, son indignation contre l'esclavage de toute sorte; mais au fond nous retrouverons toujours l'adoration de son moi, l'égoïsme, l'orgueil qui en tant qu'ils sont raisonnables sont admirables, mais en mesure qu'ils deviennent déréglés corrompent et vicient la bonté, la beauté, et la logique de ces écrits, comme les pensées impures embrouillent les regards des jeunes gens et souillent leurs coeurs.

O Rousseau, homme ravissant et repulsif à la fois, ton ardeur brûlante m'encorcele et m'enflamme malgré moi, ta sincérité me pénètre, mais ton égoïsme à outrance et ton orgueil exécrationnable me repoussent. En ce que tu a honoré les sentiments du coeur humain, je t'honore, mais en ce que tu t'immole devant ton propre ego, je te méprise comme idolâtre.

Et alors, considérant ta jeunesse, ta manque d'opportunités, tes souffrances, tes vagabondages dans un monde souvent dur et inhospitalable, et plus tard lorsque je te vois errer sur la terre, persécuté comme un malfaiteur... chasse de ta propre patrie... et quand enfin accablé de malheur, tu t'abîme dans le désespoir pour mourir, peut-être de ta propre main, il ne me reste qu'une pitié profonde qui me desarme... et je me dis: Mon Dieu, quel sort pour un tel homme! et je salue de loin ton ombre.

Il nous reste maintenant de prouver ce que nous venons d'énoncer.

CHAPITRE III

LES DISCOURS

Examinons donc quelques oeuvres caractéristiques de Rousseau. Naturellement nous commencerons par "Les Discours" parcequ'il sont parmi les premiers écrits de Rousseau, et parcequ'il renferment la plupart de ses idées philosophiques, car c'est là, en effet, que le grand principe ou, comme Rousseau l'appelle, son grand système, se déploie: La nature a fait l'homme bon et heureux; la société le déprave et le rend misérable. Cela naturellement se fait peu à peu. A mesure que l'homme perd sa simplicité naturelle... à mesure qu'il se civilise en se mettant en rapport avec ses semblables, il s'éveille en lui des sensations de différentes sortes... bientôt la raison et la réflexion se superimposent à l'instinct... et alors voilà la corruption qui commence, car l'égoïsme légitime qui ne vise qu'à conserver l'espèce est remplacé par l'égoïsme d'intérêt personnel. Cet intérêt mène au désir de posséder des richesses, afin de pouvoir satisfaire à tous les nouveaux besoins et voilà que commence la longue et odieuse règne des oppresseurs, sur les esclaves, car avec la propriété viennent l'inégalité, le pouvoir, et les privilèges moyennant lesquels un petit nombre d'ambitieux savent subjuguier et réduire à la misère les grandes masses incapables de se défendre. Donc en son principe la société est mauvaise et plus qu'on se civilise, plus qu'on s'écarte de la justice et la bonté naturelles à l'homme primitif. Le remède? Retourner à l'état primitif de l'homme est impossible car la nature de l'homme ne retrograde pas... mais il faut qu'autant que possible l'homme retourne à la nature afin d'éviter des conséquences encore plus désastreuses; et enfin de restaurer autant qu'il est possible la règne de la nature dans la

place des conventions artificielles, injustes, et nuisibles à la vaste majorité des hommes.

Voilà un bref résumé des deux discours sur les sciences et les arts, et sur l'inégalité. Donc d'un seul trait Rousseau crut avoir résolu le plus grand de tous les problèmes à savoir l'existence du mal moral... un problème qui a confondu tous les philosophes anciens aussi bien que les modernes, et auquel la religion seule a su répondre avec plus ou moins de satisfaction, car même les plus célèbres théologiens, les docteurs les plus illustres de l'église admettent leur impuissance devant cette énigme: "O homme," s'écrie Rousseau, "quelle que soit ta patrie, quelles que soient tes opinions, écoute-moi; et tu entendras ton histoire telle, je crois, que je l'ai lue, non pas dans des livres écrits par tes semblables, car ce sont des menteurs, mais dans le livre de la nature qui ne ment jamais." Et par un seul coup il s'arroge le droit d'interpréter pour nous autres, pour le monde entier, les secrets de la nature.

En réalité pourtant il n'explique rien. Ce qu'il fait, c'est de transformer tous ses semblables en une multitude de Rousseau. Bref, il étale son moi, le multiplie, l'agrandit, et voilà l'origine, la dégradation graduelle, l'avilissement de l'homme, et tout cela à cause de la société qui le corrompt. L'homme primitif fut bon. Voilà une assertion gratuite... une simple supposition. L'homme est naturellement bon... mais pourquoi donc? Est-ce que les autres animaux, eux aussi, sont naturellement bons? Le loup qui déchire le lapin, la fouine qui dévore le sang du poussin, le tigre qui dévore sa proie, la truie qui mange parfois ses propres petits, les cannibales qui, sans scrupules, se gorgent de la chair de leurs semblables, tous

---

I

ces êtres. La sont-ils bons naturellement, eux aussi?

Mais supposons que l'homme soit devenu misérable, égoïste, et dépravé depuis que la société s'est formée, est-ce la faute de la société? Qu'est-ce que c'est donc la société si non l'ensemble de ceux qui le constituent? Un groupe d'hommes s'unissent, et voilà le commencement de la société. Or, si les êtres qui s'unissent sont naturellement bons, d'où vient-il qu'ils se dépravent? D'où vient-il qu'ils s'oppriment et s'égorgent? Rousseau répond que cela vint de l'inégalité sociale qui se produisit dès que l'homme commençait à réfléchir et par conséquent à vouloir satisfaire à ses nouveaux besoins ce qui fut possible seulement moyennant des richesses, c'est à dire, moyennant la propriété etc.

Mais d'abord il y a eu quelque chose antérieure à tout cela; par exemple, pourquoi l'homme se sent-il pousser vers ses semblables? Comment se fait-il que par le monde entier, et cela sans exception importante, l'homme s'est toujours formé une société d'une espèce ou d'une autre? Les milliers de cités, de villages, de tribus, attestent un penchant naturel à l'homme de s'associer avec ses semblables. En effet, le progrès en quoi que ce soit est impossible à l'homme isolé. Donc cette inclination chez l'homme est naturelle et bienfaisante. Celui qui est l'auteur de l'homme l'a créé un être social.

En second lieu, le mal ne vient pas des choses extérieures. La source du mal moral, c'est le cœur de l'homme. Si Rousseau eut été moins égoïste, il aurait pu s'en apercevoir. La paresse, l'adultère, l'orgueil, la jalousie, l'avarice, et tout le reste de cet ~~asoi~~ <sup>asoi</sup> luride et monstrueux que le simple catéchisme des petits enfants appelle des péchés, et dont les conséquences funestes nous sont assez bien connues, eh bien, toutes ces souillures

abominables ne viennent pas du tout ni des richesses, ni de la propriété, mais du coeur de l'homme. J'admets naturellement que si l'homme eut resté dans un état primitif beaucoup de maux qui nous affligent aujourd'hui ne seraient pas. Mais cela revient à dire que si tous les hommes étaient aveugles, sourds, muets, et sans intelligence, et donc seraient incapables de s'unir en société, il y aurait certainement moins de jalousie, d'ambition, de vol, d'oppression et d'esclavage. Ou encore mieux, si les hommes n'existaient pas, il n'y aurait pas de mal et donc le non-existence serait préférable à l'existence, et donc l'existence en soi est la cause de tous nos maux. Ce qu'il a donc de vrai est ceci: Lorsque l'homme, tel qu'il est, c'est à dire essentiellement bon, mais ayant beaucoup de mauvais penchants, et ici je fais appelle à la conscience de chaque individu sincère et raisonnable, lorsque l'homme, tel qu'il est, noble et détestable, généreux et cependant mesquin, courageux et pourtant lâche, aspirant à son idéal et néanmoins se vautrant dans la vase et la corruption de sa propre création, bref ange et démon à la fois, divin et diabolique tour à tour, lorsque l'homme, je répète, se trouve parmi ses semblables il y a plus d'occasions de se manifester, voilà tout. Il est plus exposé aux tentations, mais aussi il y a plus de moyens pour se perfectionner et s'ennoblir. D'ailleurs l'homme est libre de commettre des crimes ou il ne l'est pas, et si, en commettant un crime, il blame la société dont il fait partie intégrale, comment oserait-il s'exculper? Et comment la société oserait-elle le punir quand elle-même serait la cause du crime? Et par surcroit si la société a corrompu l'homme, comment s'explique-t-il que cette même société a produit les plus illustres scions de notre race? Je sais bien que je soulève des difficultés que je n'ai pas résolues moi-même, mais au moins j'ai prouvé que Rousseau s'est



trompé énormément et radicalement. La société n'est pas la cause de notre corruption mais nous, nous-mêmes, sommes des malfaiteurs et les causes des plaies multiples qui souillent notre société. Et pourquoi avons-nous des tendances perverses? La seule explication qui me paraît raisonnable est le dogme de la chute de l'homme, mais chez les grands philosophes une telle explication est trop ridicule et trop enfantine, en donc ils s'enfoncent dans l'inconséquence que je viens d'exposer.

Au fond de tous les arguments de Rousseau se cache son égoïsme et son orgueil. L'homme primitif était bon naturellement. Rousseau aussi dans ses confessions était bon naturellement. La société a corrompu l'homme primitif. Rousseau, comme j'ai déjà prouvé, trouvait toujours hors de lui quelque excuse pour se justifier ou même pour se glorifier...il était bon en lui, sentant en lui une noblesse, une bonté, et un amour inexprimable.

L'homme primitif devint l'esclave de ses oppresseurs. Rousseau aussi pendant sa vie, mais surtout vers sa fin, est le victime innocent de ses ennemis jaloux et acharnés...et enfin se juge le victime des noirs complots.

Rousseau préfère le sentiment à la froide raison, car il s'exprime ainsi: "Aussi ma règle de me livrer au sentiment plus qu'à la raison est confirmé par la raison même."<sup>2</sup> Ailleurs il dit: "O homme, resserre ton existence au dedans de toi et tu ne seras plus misérable."<sup>3</sup> Et ainsi l'homme primitif ne doit pas se servir de son intelligence; en effet, l'acte de penser est apparemment contre nature car voilà ce qu'en dit Rousseau: J'ose presque affirmer qu'un état

---

<sup>2</sup> Rousseau, Emile Livre IV p.316

<sup>3</sup> Ibid, p.63

de réflexion est un état contre la nature et que l'homme qui médite est un animal dépravé.<sup>4</sup>

L'homme parfait est donc un être qui ressemble beaucoup à Rousseau, ou en d'autres termes la philosophie de Rousseau a pour base fondamentale l'égoïsme à la Rousseau, et par conséquent il y aura dans ses systèmes les mêmes défauts qui affligeaient leur auteur. Bref, de même qu'en critique Rousseau avait fait triompher la notion du relatif, une notion que Voltaire avait empêché de se développer... de même que dans ses confessions Rousseau trouvait son moi (pas général mais unique), et donc fournissait le principe fondamental du Romantisme car de moment il n'avait plus rien d'absolu; de même que Rousseau érigeait "le moi" en matières de religion et donc créa la religion personnelle; de la même manière la philosophie de Rousseau n'est qu'un développement généralisé de son "moi". La société qu'il nous a peinte n'est que le produit de son imagination malade ainsi que les hommes dont elle est composée. Ni Rousseau ni aucuns de ces admirateurs, comme par exemple Lanson, ont pu expliquer la contradiction fatale qui se cache nécessairement dans "Les Discours" que je viens de critiquer à savoir: Comment se fait-il que la société corrompt l'homme puisque:

- (a) l'homme est bon
- (b) Dieu qui l'a créé est bon
- (c) la nature qui pousse les hommes à s'unir, c'est à dire à se former en société, est bonne.

Car Rousseau admet que l'homme par nature est un être social et que les sentiments inspirés par la nature sont infailliblement bons

---

<sup>4</sup> The Harvard Classics, Vol. 34 p.169

<sup>5</sup> F. Brunetière, Evolution Des Genres (Sixième Leçon)

car voici ce que Rousseau a à dire par rapport à cela: Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits; il n'y a pas de perversité originelle dans le coeur humain.<sup>6</sup>

Et ailleurs il s'exprime ainsi: Mais si l'homme, comme on n'en peut pas se douter, est sociable par sa nature, ou du moins pour le devenir, il ne peut pas l'être que par d'autres sentiments innés relatifs à son espèce.<sup>7</sup> Et relatif à Dieu, il nous apprend. Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme.

Comment donc la société puisse-t-elle corrompre l'homme? Dieu, qui est bon, crée l'homme qui est bon, qui obéit à ses sentiments qui sont bons, et donc se forme en société qui le corrompt, le dégrade, ôte sa liberté, le fait esclave etc. Noh, cette contradiction saute aux yeux. Comme j'en ai déjà indiqué, le mal moral vient du coeur de l'homme. L'homme abuse de sa liberté, qui en soi est bonne, et il est par conséquence responsable des maux qu'il crée. Dans la société, qui en soi est bonne car elle vient de Dieu, l'homme a l'occasion d'exercer toutes ses facultés ou pour le bien ou pour le mal; la société rend possible la perfection de l'homme car, comme Rousseau admet, l'homme est créé pour vivre en société et un homme, abandonné à ses propres efforts sur quelque île déserte, restera à toujours sauvage, barbare et imparfait. Pourquoi donc Rousseau a-t-il fait cette erreur inexcusable chez un Philosophe? Parceque dans son égoïsme et son orgueil il n'a jamais voulu admettre que lui-Jacques Rousseau-a abusé

---

6

J.J.Rousseau, Emile, Classiques Garnier, p.76

7

Ibid, p.342

8

Ibid, p.I

de sa liberté et par sa volonté...a délibérément choisi de se dégrader.  
Il a préféré de blamer la société. Il n'était pas assez grand pour  
se frapper la poitrine et s'humilier en prononçant son

mea culpa...mea culpa...mea maxima culpa.

dis  
,car  
elig.  
moi:  
el  
ayant  
gigue  
ne  
en-  
érig  
ntité  
co-  
ieuse  
ter-  
qui  
eranc  
roubl  
el de  
tout  
sar-  
ligio  
ma

CHAPITRE IV

ROUSSEAU SUR LA RELIGION

Examinons maintenant les idées de Rousseau sur la religion. Nous ne devons nous attendre à rien de profond, car en religion comme en philosophie c'est le sentiment qui règne. Lorsque je dis rien de profond j'envisage l'ensemble de ses idées religieuses, car Rousseau fut bien plus profond en matière ayant rapport à la religion que ne le furent Voltaire et ses satellites et voici pourquoi: Voltaire fut trop abstraitif...au lieu de considérer l'homme tel qu'il est, c'est à dire un être raisonneur et affectif, un être ayant deux facultés prédominantes que l'on peut considérer à part logiquement, mais qui en réalité coexistent inséparablement dans le même individu et qui chacune dans son domaine est suprême, au lieu d'envisager l'homme comme, une personne intelligente et sensible, il érigea la raison en maîtresse absolue, la déifia, la traita comme une entité existant à part et capable à elle seule de résoudre tous les problèmes. Les affections, la simplicité de coeur, la ferveur religieuse, l'amour des choses saintes, la vague appréhension des choses éternelles, l'aspiration du coeur humain qui ne trouve rien ici bas qui sache le contenter...bref, la vie affective avec toutes ses espérances...son inquiétude et son agitation, sa recherche incessante et troublée pour le bonheur toujours fuyant...enfin le désir vague mais réel de vouloir se confondre, de se perdre dans le sein de son Dieu, de tout cela Voltaire se moquait. Sceptique, moqueur, cynique, maître de sarcasme et de raillerie, il denonça à la fois les abus dans la religion, et ses vérités; il perça de sa dague implacable le coeur humain, oubliant que Celui qui donna à l'homme son intelligence, lui forma aussi son coeur et y a gravé son nom sacré.

Orgueilleux et impie, Voltaire lança ses traits mordants contre l'infâme qui cependant lui a survécu. Voltaire, comme Rousseau, ne voulut reconnaître la valeur de la tradition, ni la nécessité d'autorité, chacun en sa manière se jugea infailible, suprême, la touche-pierre de vérité... l'un se réfugiant dans la brilliancé de son intelligence, l'autre dans l'ombre obscure de ses sentiments. Voltaire fut son dieu à lui et Rousseau s'en fit un à son goût. Voltaire se dessécha dans la clarté aride de son intelligence pénétrante, tandis que Rousseau se ratatina sous l'empire de ses sentiments mal dirigés, tous deux victimes de l'orgueil et d'un égoïsme dérégulé. L'un pécha par un excés de vie intellectuelle, l'autre par un excés de vie d'affections. Des deux Rousseau fut le moins coupable, car au moins il fut sincère et respectueux. Rousseau, comme j'ai déjà dit, fut plus profond que Voltaire, car il reconnut la valeur des mouvements du coeur humain; sa faute est comparable à une cécité partielle; Voltaire, au contraire, fut destructif... moqueur, cynique, et se revoltant contre toute religion, réduisit Dieu à une simple idée philosophique: c'était une cécité presque complète. Rousseau se servit d'une partie de ses facultés pour construire, Voltaire se servit d'une autre partie pour démolir, ce qui est toujours plus facile, mais aussi moins profond.

Esquissons maintenant en grandes lignes les idées religieuses de Rousseau. La religion, dit-il, relatif à l'état peut être considéré comme de trois espèces. En premier lieu la religion naturelle, sans temple, sans autel ou cérémonie, le théisme pur et simple de la conscience naturelle de l'homme. Deuxièmement, la religion locale, civile, ou positive, ayant des dogmes et des cérémonies, etc. Troisièmement, une religion comme le Christianisme de l'église catholique, etc. Celle-ci est évidemment si pestilentielle qu'il ne vaut pas la

peine de la discuter. Le Christianisme il considère comme n'enseignant que l'esclavage et la dépendence.<sup>2</sup>

Le souverain doit imposer sur tous les dogmes suivants: l'existence d'un Dieu puissant, intelligent, bienfaisant, et provident; la vie future; le bonheur des justes et le châtiment des méchants; la sanctité du "Contrat Social" et des lois. Ces dogmes doivent être imposés non pas comme tels mais comme sentiments de sociabilité. Ceux qui ne veulent pas accepter ces dogmes doivent être exilés et ceux qui, après les avoir acceptés, agissent comme s'ils ne les croyaient pas doivent être mis à mort comme étant coupables du crime le plus abominable à savoir: ayant menti devant les lois.<sup>3</sup> Il suit de là que l'état est suprême en matière de religion et qu'il a le droit d'imposer des dogmes quelconques sur ses membres, car si ce droit existe dans le cas de certains dogmes, pourquoi n'existera pas dans d'autres cas? Cela n'est que pousser un principe à une déduction légitime. Il suit aussi que la liberté de conscience s'en va, car ou bien on est banni...ou vraisemblablement on sera assujetti à d'autres impositions d'un autre état....ou, si l'on accepte ces dogmes de sociabilité, on ne peut rien dire ou publier ou enseigner contraire à certains dogmes sans courir le risque d'être mis à mort. Et qui sera l'arbitre pour décider si un dogme quelconque est contraire à ceux imposés par l'état? D'ailleurs, s'il y avait des membres qui, étant athéistes, ne croyaient pas à l'existence de Dieu, ou, s'il y avait d'autres qui, croyant à cette existence, ne croyaient pas à sa bonté, à sa bienveillance, ou à sa providence, dans ce cas faudra-t-il devenir hypocrite? Car il n'est pas toujours facile de s'en aller à un autre pays où peut-être la même difficulté se présenterait.

I

John Morley, Rousseau Vol. II p.222

2

Ibid, p.222

3

Rousseau, Le Contrat Social IV, VIII p.203

Bref, ne serait-ce pas faire violence à la liberté de l'homme de croire ou de ne pas croire, selon ses lumières et ses sentiments? Déjà la réponse vient à nos lèvres: ne savez-vous pas que les dogmes imposés sont ceux de Rousseau? Cela ne suffit-il pas? Et déjà nous commençons à voir que l'égoïsme de Rousseau sera pour quelque chose dans sa religion.

Mais il faut d'abord plus de détails et donc nous examinerons le contenu du fameux Vicaire Savoyard, et voici le prélude: Mon enfant, n'attendez de moi ni des discours savants ni de profonds raisonnements, etc. Il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Et alors, méditant sur le triste sort des mortels flottant sur une mer des opinions humaines sans gouvernail, sans boussole et livrés à leurs passions orageuses, il se demande comment il peut trouver la vérité qu'il aime.<sup>4</sup> Il consulte les philosophes et ne trouve que contradiction et il conclut que l'esprit humain est insuffisant à constater la certitude parmi tant d'opinions diverses et contradictoires. D'ailleurs, l'orgueil humain est un autre obstacle. Que faire alors? Il continue: Je pris donc un autre guide et je me dis: Consultons la lumière intérieure, elle m'égarera moins qu'ils (les philosophes) ne m'égareront, ou, du moins, mon erreur sera la mienne.<sup>5</sup> Mais alors il est nécessaire de s'examiner pour constater la valeur de sa propre personne. C'est donc ce qu'il fait à la mode de Descartes. Cogito, ergo sum... et il conclut que sa règle de se livrer au sentiment plutôt qu'à la raison est confirmée par la raison même;<sup>6</sup> et alors il conçoit ses principes dont le premier est l'existence de Dieu. Alors,

---

<sup>4</sup> Rousseau, Emile Livre IV p.309

<sup>5</sup> Ibid, p.313

<sup>6</sup> Ibid, p.316



meditant sur la nature de l'homme, il est intéressant et important de noter que la bonté originelle de l'homme qu'il a tant vanté s'en va, car voici ce qu'il a à dire sous ce chef: Je crus, dit-il, trouver deux principes distinctes dont un l'élevait à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du sage et dont l'autre le ramenait basement en lui-même, l'asservait à l'empire des sens etc. En me sentant entraîné, combattu par ses deux mouvements contraires, je me disais: Non, l'homme n'est point un: je veux et je ne veux pas, je me sens à la fois esclave et libre; je vois le bien que j'aime et je fais le mal, etc.<sup>7</sup> Et donc voilà une de ces contradictions multiples que l'on trouve en lisant les oeuvres de Rousseau et qui le font aussi difficile de le justifier que de le condamner. Puis, continuant son discours il découvre un autre principe: à savoir l'existence de l'âme... ce qu'il appelle un substance immatérielle qui anime le corps. Cette âme est immortelle, ou au moins elle survivra au corps. Il déduit aussi que les justes seront récompensés et que les mauvais recevront leur châtiment. Ce châtiment sera-t-il éternel? On l'ignore. De plus, c'est une question inutile.

Il est bien remarquable de noter que presque toutes les conclusions que nous venons d'énumérer ont été établies par Rousseau par des raisonnements très semblables à ceux qu'on trouve dans la philosophie scholastique<sup>8</sup> qu'il prétend de détester. Cependant, ayant établi ses règles de conduite, le vicaire continue: En suivant toujours ma méthode je ne tire point ces règles des principes d'une haute

---

<sup>7</sup>  
Ibid, p.326

<sup>8</sup>  
Lortie, Philosophia Vol.III

philosophie, mais je les trouve au fond de mon coeur écrites par la nature en caractères ineffaçables: tout ce qu'il sent être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal. Le meilleur de tous les casuistes est la conscience.<sup>9</sup> Donc, l'arbitre suprême est toujours le sentiment, car par définition les actes de la conscience ne sont pas des jugements, mais des sentiments.<sup>10</sup> et donc une fois de plus par un seul coup nous voilà débarrassés de tout cet effrayant appareil de philosophie.<sup>11</sup>

Pourtant, voici une autre difficulté insurmontable, il nous semble, car il est si facile de se tromper. Les sentiments sont si séduisants, si capricieux, si vagues, si inconcluants et si inconséquents... et le vicaire ne le sait que trop bien. Hélas, s'écrie-t-il, parlant des illusions d'un coeur avide du bonheur: Je les ai connues trop tard et je n'ai pu tout à fait les détruire. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai "moi" sans contradiction, sans partage.<sup>12</sup> Or si, par exemple, il faudra décider s'il est permis de vivre avec une femme pour le seul plaisir de satisfaire aux sentiments du coeur, à la mode de Rousseau et Madame de Wasens, est-ce que les sentiments seront dignes de confiance? Et, si non, que faire pour trouver la certitude? Prier Dieu pour de la lumière?<sup>13</sup> Non, parce que le vicaire ne prie pas. Y-a-t-il une autorité quelconque qui puisse nous éclairer dans notre perplexité? Une telle autorité ne serait-elle pas même nécessaire puisque le vicaire nous dit: Pour être de bonne foi, je ne me crois pas infallible: mes opinions qui me semblent<sup>14</sup> plus vraies sont peut-être autant de

---

9

Rousseau, Emile Livre IV p.331

10

Ibid, p.341

11

Ibid, p.350

12

Ibid, p.346

13

Ibid, p.347

mensonges. Non, parcequ'il nous explique qu'il n'y a pas de révélation et que toute autorité est sans valeur. Cherchons-nous donc sincèrement la vérité, ne donnons rien au droit de naissance et à l'autorité des pères et des pasteurs.<sup>I5</sup> Et de plus, la révélation, si elle existait, serait inutile puisqu'elle dépendra du témoignage humain qui n'est pas digne de confiance. Du meme coup il détruit la validité des miracles qui, eux aussi, dépendent à la longue du témoignage humain; d'ailleurs, les miracles seraient dérogatoires à la dignité de Dieu puisque ce sont des exceptions aux lois de la nature. Et donc, par définition, la religion de Rousseau est purement naturelle, c'est à dire, un déisme naturel basé sur le sentiment. Le Christianisme à coup sur est proscrit. J'ai déjà fait mention de cela. Et pour cause: car celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures (supposition gratuite de la part de Rousseau ou opinion personnelle de quelque théologien) n'est pas le Dieu clément et bon que ma raison m'a montré; et de plus il ne faut pas de mystère, car continue le vicaire: me dire de soumettre ma raison, c'est donc outrager son auteur.<sup>I6</sup>

Donc, voici la conclusion: J'ai resserré ma foi dans mes motions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être savant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en est un ouvert à tous les yeux; c'est celui de la nature. Il admire Jésus Christ, mais après tout, tout ce qu'il peut faire, c'est de le respecter en silence; on n'accepte ni rejète parceque l'on ne comprend pas et donc on se trouve nécessairement dans un scepticisme

I4

Ibid., p. 347

I5

Ibid., pp. 351-352

I6

Ibid., p. 355

involontaire.

Eh bien, nous avons tracé en grandes lignes les idées principales de Rousseau sur la religion. Qu'en dirons-nous?

Morley, parlant du déisme de Rousseau, dit entre autres choses: En effet le caractère vague, fluide, purement négatif, du déisme est au fond la sublimation de l'individualisme.<sup>I8</sup> Et en effet il résume avec une clarté remarquable et pénétrante, la note fondamentale de la religion de Rousseau. La sublimation de l'individualisme, tranchons le mot, l'égoïsme et l'orgueil sont les bases sur lesquelles se sont érigés l'édifice religieux du sentiment. Il est vrai qu'il y a de beaux sentiments, qu'il y a souvent une grande élévation de pensée et que, comparé avec le persiflage superficiel et sec des Voltairiens il y a un certain profondeur. Mais examinons-le de plus près. D'abord, n'est-ce pas une religion inconséquente? Dieu existe. Il est le maître suprême, créateur de toutes choses... et infini en toutes perfections.

L'homme est faible, son intelligence ne suffit pas, selon Rousseau, pour trouver la certitude et la vérité. Or, si Dieu est bon, et s'il aime la vérité, pourquoi alors ne se révèle-t-il pas? Pourquoi abandonne-t-il l'homme à ses sentiments qui trop souvent l'aveuglent? La révélation, dit Rousseau, est hors de la question. Mais pourquoi? Dieu, étant tout puissant et infiniment bon, ne devrait-il pas se révéler à l'homme incapable de découvrir les vérités éternelles? Non, il ne se révèle pas. Il abandonne l'homme et le condamne à l'ignorance et au doute. Mais alors il n'y a pas de devoir à lui rendre car l'ignorance et le doute ne peuvent imposer aucune obligation positive. Mais, s'écrie Rousseau, la nature le révèle. Mais

---

I7

Ibid, p.367

I8

John Morley, Rousseau and His Era Vol.II p.303

puisque cette révélation ne peut pas être constaté que par le sentiment, souvent perfide, à quoi bonne cette révélation? Les religions des sauvages sont trop souvent rien que des orgies sanglantes où l'on pratique l'idolâtre le plus abominable. Or, un fait universel ne peut pas être demoli par des phrases bien sonnantes. Où naissent ces religions barbares? Certes ce n'est pas l'intelligence qui en est responsable. Alors c'est l'ignorance. Mais l'ignorance de quoi? De la nature? Mais la nature es toujours là,, comme un livre ouvert. La seule réponse possible est que tout ce qu'il a de bon dans ses religions vient de la nature...le reste veint des hommes.

Mais puisque l'homme n'est pas en état de juger quels sentiments sont bons et quels sont mauvais, comment pourra-t-il distinguer entre une religion inspirée par la nature et une religion venant d'ailleurs? Au moins la révélation sera-t-elle désirable? Or, de fait il y a une religion inspirée. Jésus Christ est venu pour éclairer les hommes et pour les racheter. Il s'appelait le fils de Dieu...l'envoyé de son père, la vie, la vérité. Cela est certain. Il fut crucifié parcequ'il se fit l'égal de Dieu. Lorsque son juge lui posa la question: Je te conjure par le Dieu vivant, es-tu le fils de Dieu; il répondit: Tu l'as dit. Et alors on s'écria: Qu'avons-nous besoin de témoins...il a blasphémé, crucifie-le. Or, ce même Jésus Christ a fait des miracles...et qui sont des faits historiques et dûment authentiqués. Il faudra plus qu'une simple négation de la part de Rousseau pour détruire leur validité. Jésus Christ lui-même cita en preuve de sa divinité ses miracles devant ses auditeurs parmi lesquels il y avait des incrédules et des ennemis les plus acharnés tout prêts, s'il fut possible, de le confondre ou d'exposer la fausseté, s'il y en avait, de ses oeuvres surnaturelles. Permettez-nous de citer quelques vers: Si je ne fais pas les oeuvre de mon

père, vous ne me croirez pas, mais si je les fais, même si vous ne me croyez pas; croyez mes oeuvres afin que vous sachiez et croyiez que le père est en moi et moi en lui. <sup>19</sup> Et Jésus répondit et leur dit: Allez et montrez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts sont resuscités et <sup>20</sup> l'évangile est prêché aux pauvres.

Et sur le simple "ipse dixit" de Rousseau des faits historiques deviennent des bavardages enfantins. Or notez ceci. Rousseau lui-même a une profonde admiration pour Jésus Christ. J'avoue, dit-il, que la sainteté de l'Évangile est un argument qui me parle au coeur etc. Quelle douceur, quelle pureté dans ses moeurs, quelle grace touchante dans ses instructions, quelle élévation dans ses maximes, quelle profonde sagesse dans ses discours etc. Où est l'homme, où est le sage qui sait souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? <sup>21</sup> etc. Et que suit-il de cela? Rien, car il y a des choses qu'on ne comprend pas...respectons donc en silence. Mais voici que s'impose un spectacle le plus navrant...car voilà Jésus Christ si pur, si tendre, si aimable, mourant sur une croix... O Rousseau, souviens-toi qu'en niant la divinité et les miracles que ce même Jésus Christ a proclamé à haute voix, tu le fais le plus grand menteur et le trompeur le plus détestable que le monde ait jamais vu, car des millions sont morts en son nom...des millions ont souffert des supplices effroyables et mouraient en bénissant

---

<sup>19</sup>

Bible, John 10,37-38

<sup>20</sup>

Ibid, Matthew 11,4-5

<sup>21</sup>

Rousseau, Emile Livre IV, p.366

son nom divin. La tragédie de la croix deviendrait le spectacle le plus cruel, le plus outrageant, le plus atroce qui se soit jamais présentée à l'homme. Quoi! serait-il croyable que tant de bonté, de pureté, de sagesse et d'amour se trouvaient dans un coeur perfide et menteur? Que l'homme le plus noble, le plus doux, le plus humble, et si aimable qu'il désarmait même ses ennemis les plus endurcis, serait-il croyable que ce même Christ ait usé de sa bonté et de son amour pour remplir le coeur humain d'une espérance moqueuse et que ses promesses ne sont que tant de perfidies? J'admets qu'il y a du mystère dans la crucifixion d'un Dieu...mais jamais de perfidie. Dieu s'est manifesté, il s'est révélé, et si tu ne le vois pas, Rousseau, la faute est à toi. En effet ce que Rousseau a fait est ce qu'il faisait toujours. Il a érigé son "moi" en cour de dernier appel. Il ne veut se soumettre à aucune autorité, soit-ce divine ou humaine. Lui seul suffit à tout...lui seul est le criterium absolu...et donc malgré toutes ses belles phrases il a prononcé son "non serviam". Son sentiment devient son dieu...et Rousseau n'obéira qu'à lui: c'est à dire à lui-même. Son "moi" règne toujours suprême. La religion de Rousseau est une religion essentiellement négative. Elle nie l'autorité, elle nie la certitude, elle nie la révélation, elle nie les mystères, elle nie les miracles, et tout ce qu'il a de positif est douteux puisqu'en dernière analyse tout ce que Rousseau a à affirmer est ceci: Dieu existe parceque je le sens. Ce que je sens en moi est vrai parceque--- mais, parceque je le sens. Mais puisqu'il admet qu'on se trompe bien souvent en se basant sur les sentiments son argument se réduit à: Il me semble que Dieu existe parceque je le sens. Il n'y a donc rien d'objectif. Tout ce qu'il a de certain est un sentiment vague, indéterminé, et sans compulsion morale, et le même argument

dont il se débarrasse du Christianisme à savoir, l'incertitude malgré sa beauté, suffit pour se débarrasser de son théisme et donc la religion de Rousseau se réduit à l'agnosticisme. Ce qu'il y a de vrai dans les assertions de Rousseau est ceci: L'homme se sent porter à croire à l'existence de Dieu. Il est inquiet et malgré lui il n'est pas content jusqu'à ce qu'il le trouve. St. Augustin, il y a environ quinze cents ans avant Rousseau, exprime ce même sentiment. Ce qu'il y a de vrai dans le système est que les sentiments sont pour quelque chose dans la religion. Ce qui est faux est que le sentiment est le tout. De même que l'homme est corporel et spirituel, affectif et raisonnable, de même la vérité peut-être d'un ordre sensible et d'un ordre spirituel et ni l'un ni l'autre doivent être rejetés. En tant que l'esprit est supérieure au corps, en tant que l'intelligence est-elle supérieure au sentiment, mais l'intelligence et le sentiment sont des facultés complémentaires et donc philosophiquement l'intelligence doit dominer notre pensée sans cependant dédaigner le sentiment qui à sa manière aide à établir la vérité. La solidarité humaine d'autre part présuppose le progrès et la possibilité de transmettre la vérité. Et de fait, malgré les assertions contraires de Rousseau il y a eu du progrès et des milliers de vérités ont été découvertes et transmises d'une génération à d'autres. Il est donc faux de dire que l'autorité ne vaut rien et qu'il n'y a pas de certitude raisonnable dans l'histoire. Il y a donc trois manières de constater la vérité, à savoir la raison, le sentiment, et l'autorité basé sur le témoignage raisonnable de nos semblables. Un quatrième source de vérité est la révélation qui est désirable et moralement nécessaire puisque la raison humaine est presque incapable de découvrir à elle seule les grandes vérités éternelles. Or Rousseau dans son égoïsme



rejeta les principales sources de vérité et se fia à son égo sentimental. Par une contradiction étrange Emile, malgré le livre ouvert de la nature, doit apprendre les vérités religieuses de son précepteur...comme si celui-là ne fut pas capable de sentir pour lui-même. N'est-il pas étrange aussi que Emile, ayant senti quelques quinze ans, n'eut déjà fait ses propres découvertes sur ce point? Apparemment Dieu se cache des enfants innocent.

CHAPITRE V  
-SUR L'EDUCATION

Examinons maintenant les idées de Rousseau sur l'éducation. Trouverons-nous les mêmes défauts? L'éducation, comme envisagé de Rousseau, sera-t-elle aussi un mélange de beauté et de laideur, de vérité et d'erreur. Est-ce nous découvrirons que dans cette sphère importante de la vie aussi Rousseau a fait triompher l'égoïsme déréglé dont lui-même fut la victime? Avant de répondre à ces questions, écoutons attentivement ce qu'il a à dire.

Il est évident que d'abord Rousseau croyait que l'éducation fut une affaire de l'état, car écrivant à un Noble Polonais il dit parmi d'autres choses: "Ce sont des institutions nationales qui forment le génie, le caractère, les goûts, et les moeurs d'un peuple et qui le distinguent de tout autre peuple. Agissez en sorte de le faire impossible à un Polonais de devenir Russe et je vous assure que la Russie ne vaincra jamais la Pologne. Or, la seule manière d'accomplir ceci, c'est de donner aux enfants une éducation convenable." D'ailleurs Rousseau voulut que la direction de l'éducation nationale fut sous le contrôle d'un conseil d'administrateurs du plus haut rang.<sup>I</sup>

Mais dans le premier livre d'Emile Rousseau revient à son principe fondamental: l'homme est bon et la société le corrompt. L'éducation il nous explique est de trois sortes:

- (1) Celle qui nous vient de la nature,
- (2) celle qui nous vient des hommes, et
- (3) celle qui nous vient des choses;

et le concours de ces trois éducations est nécessaire à leur

---

<sup>I</sup>

William Boyd, The History of Western Education, pp. 309-310

perfection. Mais voici le problème: ses trois éducations peuvent être opposées et alors il sera nécessaire d'opter entre faire un homme ou un citoyen, car on ne peut faire à la fois l'un et l'autre.<sup>2</sup> Et pourquoi pas? Parceque l'homme naturel est tout pour lui, il est unité numérique, l'entier absolu qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable... tandis que l'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, dont la valeur est dans son rapport avec l'entier qui est le corps social. Par conséquence, les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative et transporter le moi dans l'unité commune. Il y a donc une opposition irreconciliable entre l'homme de nature qui par définition est "tout pour lui", c'est à dire égoïste, et la société. Etre homme et citoyen à la fois est impossible et celui qui tâchera de faire son devoir comme citoyen et au même temps rester homme ne sera jamais ni homme ni citoyen; il ne sera rien, car ces deux objets sont nécessairement opposés.<sup>3</sup>

Voilà donc le premier principe en éducation: Tout est bon sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme;<sup>4</sup> et il y a une opposition nécessaire entre la société corruptrice et l'homme naturel. Or, sur ce principe se construit le système entier de Rousseau, et tous les principes secondaires en sont tirés. Il suit que la meilleure manière d'éduquer est de laisser faire la nature. Sitôt, dit Rousseau, que l'éducation est un art il est presque impossible qu'elle réussisse;<sup>5</sup> et ailleurs

---

<sup>2</sup> Rousseau, Emile, Livre I p.6

<sup>3</sup> Ibid, pp. 5,6

<sup>4</sup> Ibid, p.1

<sup>5</sup> Ibid, p.3

il dit: "Pour former cet homme rare (homme de nature) qu'avons-nous à faire? Beaucoup, sans doute; c'est d'empêcher que rien ne soit fait"<sup>6</sup>, car tout n'est que folie et contradiction dans les institutions humaines.<sup>7</sup> Il suit aussi que la meilleure manière d'éduquer un enfant est de le laisser faire. Qu'il fasse ce qu'il voudra... qu'il soit surtout libre. La liberté absolue devint la règle fondamentale car l'enfant, étant naturellement bon, ne fera jamais ce qu'il ne faut pas faire. Le premier de tous les biens, dit Rousseau, n'est pas l'autorité mais la liberté. L'homme vraiment libre fait ce qu'il lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale. Il n'agit que de l'appliquer à l'enfance et toutes les règles de l'éducation vont en découler.<sup>8</sup>

Déjà il est apparent qu'ici, comme ailleurs dans quelque domaine que ce soit, l'égo est exalté en premier rang. Comme j'ai déjà indiqué Rousseau se crut naturellement bon... ce qu'il avait de mauvais en lui venait de la société. Eh bien, de l'application générale de ce principe à tous les hommes est né le système de l'éducation envisagé par Rousseau. Donc en éducation, comme en religion, l'autorité ne vaut rien. Le "moi" suffit à tout. Le premier devoir est toujours à ce "moi"... il ne faut obéir qu'à ce "moi", car Emile, l'élève de Rousseau, ne suit jamais de formule, ne cède point à l'autorité ni à l'exemple, et n'agit ni parle que comme il lui convient. Il suit aussi nécessairement que la première éducation soit purement négative car, puisque Rousseau pose comme principe incontestable que les premiers

---

6

Ibid, p.7

7

Rousseau, Emile, Livre II, p.61

8

Ibid, p.64

9

Ibid, pp.170, et Emile, Livre IV, p.289

mouvements de la nature sont toujours droits, et qu'il n'y a pas de perversité originelle dans le coeur de l'homme, <sup>IO</sup> le moyen le plus efficace serait de laisser agir la nature qui donc produira infailliblement le "moi" parfait.

De là suit aussi que le but de l'éducation est essentiellement égoïste. Ce qu'il y a de plus important c'est de se conserver de jouir et surtout de sentir. Le patriotisme, le sacrifice de soi-même pour quelque cause que ce soit, les devoirs envers ses semblables et même envers Dieu n'existent pas, ou tout au plus, sont d'une importance secondaire. Lorsque Moïse demanda à Dieu: "Quel est votre nom; et que leur dirai-je?" (aux enfants d'Israël), Dieu répondit: <sup>II</sup> "Ego sum qui sum". Je suis celui qui est. Et voilà bien ce que dit l'"égo" de Rousseau. Au lieu d'une unité sociale et naturelle existant pour le bien commun de tous et faisant possible le progrès et la perfection de chaque individu, au lieu de la solidarité humaine indivisible, Rousseau nous propose d'ériger un autel pour chaque individu pour y offrir de l'encens à son propre "égø". On parle aujourd'hui des maux du nationalisme. Rousseau nous propose un fléau encore plus terrible, à savoir, l'égoïsme universel, c'est à dire l'égoïsme national poussé à ses dernières limites. "Je n'ai point élevé mon Emile" dit Rousseau, "pour désirer ni pour attendre mais pour jouir; vivre et jouir seront pour lui la même chose; et dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de ses jours. <sup>I2</sup> Naturellement Rousseau ne veut pas qu'Emile se débauche mais le plaisir est l'objet principal de la vie. "Emile peut-il être pressé?" demande

---

IO

Rousseau, Emile, Livre II, p. 76

II

The Vulgate (St. Jerome), Exodus 3, 15

I2

Emile, Livre V, p. 504

Rousseau. "D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je et de faire du bien quand il le peut? Non, car cela même est jouir de la vie." <sup>I3</sup> ; et ailleurs il dit: l'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui compte le plus d'années mais celui qui a le plus senti la vie. <sup>I4</sup> Maintenant on peut objecter: Mais quoi donc! Rousseau n'a-t-il pas clairement enseigné dans son "Contrat Social" que l'homme doit obéir aux lois de sa patrie, et que la volonté générale est l'autorité suprême à laquelle les citoyens doivent se soumettre? Est-ce là de l'égoïsme? A quoi je réponds: Est-ce ma faute si Rousseau se contredit? Est-ce ma faute si dans "l'Emile" Rousseau dit qu'on ne peut pas être homme et citoyen à la fois puisque ces deux objets sont nécessairement opposés et que les mots patrie et citoyen doivent être effacés des langues modernes, <sup>I5</sup> et qu'alors dans son "Contrat Social" il fait de l'homme un esclave abject de la volonté générale qui a même le droit d'imposer sur les citoyens une religion de quelque sorte à laquelle on doit se soumettre sous peine d'être banni ou mis à mort? Rousseau se contredit tout simplement. Rousseau lui-même admet qu'il ne comprend pas le contrat tout entier, car dit-il: "Ceux qui se vantent d'entendre le contrat tout entier, sont plus habiles que moi." Le "Contrat Social" est une négation absolue du grand principe de Rousseau élaboré avec tant d'enthousiasme et de persistance car Rousseau, comme le dit Chuquet, y donne "à l'Etat un pouvoir illimité; il lui attribue l'origine du droit de propriété et de tous les droits; il lui livre tout, <sup>I6</sup> les personnes et les biens." Et ailleurs Chuquet ajoute: C'est

---

I3

Ibid, p. 505

I4

Emile, Livre I, p. 9

I5

Ibid, p. 6

I6

A. Chuquet, J. J. Rousseau, p. 144

pourquoi le "Contrat Social" est en désaccord avec l'oeuvre entière de Jean Jacques etc. Loin d'affranchir l'homme du joug de l'invention sociale, il rend cette servitude plus dure et plus pesante.<sup>I7</sup>

On peut donc dire en toute vérité que Rousseau en éducation comme ailleurs, a mis l'égoïsme au premier rang et en tant que cet égoïsme est modéré, il est naturel et légitime. Rousseau donc a l'honneur et la gloire d'avoir protesté avec tant de vigueur et tant d'éloquence contre les préjugés de son époque et d'avoir vaillamment combattu contre des usages innombrables d'assujettissements qui furent alors en vogue. Il avait raison de vouloir substituer le naturel à l'artificiel et on ne peut pas s'empêcher d'admirer la profondeur d'un grand nombre de ses idées et la justesse de beaucoup de ses conclusions sur l'éducation. Rousseau vit clairement la nécessité de former de bonnes habitudes dès la naissance de l'enfant; il se rendit compte des différences individuelles et protesta contre l'erreur de subjuguier tous les enfants sans distinction à un même routine pédagogique comme s'il n'y avait pas une grande variété de tempéraments et d'intelligences; il comprit que l'éducation est un procès progressif et que par conséquence l'éducation doit se proportionner au développement de l'individu, c'est à dire elle doit suivre scrupuleusement la nature; il voulut que l'éducation soit pratique et utile et qu'on se paie de choses plutôt que de mots; il mit en honneur le travail manuel. Il est donc facile de comprendre que l'influence de Rousseau fut immense et est encore assez considérable; et il ne serait pas difficile d'énumérer toute une galaxie de célébrités telles que Kant, Basedow, Froebel, Pestalozzi et al qui suivirent dans les traces de Rousseau, ou au moins adoptèrent ses idées.

---

I7

Ibid, p. I47

Cependant, il y a un autre côté à considérer car en éducation, comme partout ailleurs, on trouve le vil cancer qui sape la force, et défigure la beauté de toute la structure du génie de Rousseau: l'égoïsme excessif, l'enfant de son orgueil.

Outre ce que j'ai déjà indiqué ci-dessus, il est important de noter que l'éducation de Rousseau est foncièrement matérialiste; et par un paradoxe étrange Rousseau abandonne son homme de la nature au plus vil esclavage, dans son "Contrat Social", tandis l'église catholique qu'il considère indigne même d'un examen sérieux, donne à ses enfants le titre de fils de Dieu. Deuxièmement il est important de noter qu'en matière de religion il fait des femmes, donc de la moitié de l'humanité de simples dépendants, dont la conduite est asservie à l'opinion publique, car, dit Rousseau: "Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mère et toute femme celle de son mari. Quand cette religion serait fausse la docilité qui soumet la mère et la famille à l'ordre de la nature efface auprès de Dieu le péché d'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des pères et des maris comme celle de l'Eglise."

Ne suit-il pas de cela que la vérité est d'importance secondaire? Ne suit-il pas de cela que les femmes ne sont que des esclaves abjects de l'opinion publique et de leurs maris? C'est encore l'égoïsme auquel même Dieu doit céder. L'homme, non pas Dieu, décidera ce qui est à faire et à croire. Dieu, la source de toute vérité et qui a fait l'homme libre, devint l'accomplisseur de Satan car voilà que l'égoïsme de l'homme a le droit d'imposer la fausseté et l'erreur et de



forcer une femme à faire et à croire ce qu'elle considère comme faux. Or, puisque l'homme décide ce qui est vrai par ses sentiments, la femme devient un simple colifichet des caprices de l'homme.

Cela ne prouve-t-il pas qu'au fond l'éducation comme envisagée est matérialiste et que les vérités éternelles ne l'occupent pas sérieusement? Car, après tout, si la vérité importe si peu aux femmes, pourquoi serait-elle plus importante aux hommes? Et de fait, selon Rousseau la vérité est à peu près identique au sentiment car le Vicaire dit à Emile: "Quand tous les philosophes du monde prouveraient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison je n'en veux plus  
I9  
davantage." I

L'emphase est partout sur le matériel. Emile deviendra un sau-  
20  
age fait pour habiter les villes. Physiquement il est parfait, il sait courir comme un chevreuil, il est accoutumé aux inclémences des climats, il a appris à souffrir. Son mot sacré est, "A quoi cela est-il bon?" et jusqu'à quinze ans il n'a pas même entendu parler de Dieu. C'est un animal tout naturel. Mais un animal supérieur car, dit Rousseau: "Mon fils est fait pour vivre dans le monde; il ne vivra pas avec des sages mais avec des fous; il faut donc qu'il connaisse  
21  
leurs folies." "Parlez-lui de devoir, d'obéissance et il ne sait ce que vous voulez dire; commandez-lui quelque chose, il ne vous attend  
22  
pas." Toujours l'égo l'emporte. L'âme imortelle apparemment ne compte pas pour grand'chose car le fameux précepteur ne veut pas même s'occuper d'un enfant peu robuste. "Je ne me chargerais pas

---

I9

Emile, Livre IV, p. 341

20

Emile, Livre III, p. 230

21

Ibid, p. 205

22

Emile, Livre II, p. 171

dit-il, "d'un enfant maladif et cacochyme dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un élève toujours inutile à lui-même et aux autres, qui s'occupe seulement à se conserver etc. Que ferais-je en lui prodiguant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société et lui ôter deux hommes pour un."<sup>23</sup>

Il est donc facile de voir que quoiqu'il y ait beaucoup de sagesse et de bon sens en Rousseau par rapport à l'éducation, l'égoïsme exagéré en détruit l'unité et la beauté. D'ailleurs, le principe sur lequel son système se base qui n'est rien d'autre que la sublimation de l'ego, est faux. Pourquoi, par exemple, Emile a-t-il besoin d'un précepteur: Laissez donc agir la nature. Emile, étant tout à fait bon, quel besoin aura-t-il d'un précepteur qui le suit comme une ombre? Est-ce naturel? En second lieu, puisqu'il n'a pas de révélation,<sup>24</sup> puisque l'histoire n'est qu'un tissu de fables, puisque toute autorité est nulle, puisque la société n'est qu'une mare de corruption, puisque les arts et les lettres ne sont que des instruments corrompteurs, à quoi sert-il d'éduquer l'enfant? Non, Emile, comme Rousseau, devint orgueilleux... l'homme qui se croit parfait... le rest de la société ne sont que des fous, de pauvres imbéciles. Rousseau dans son orgueil n'a pas pu se modérer. Brûlant d'un désir de renverser la société et de ramener les hommes à son état imaginaire de la nature, il évoqua en son imagination beaucoup de ce qu'il écrivit,<sup>25</sup> et l'Emile imaginaire est une copie fidèle de son maître.

---

<sup>23</sup>

Emile, Livre I, p. 24

<sup>24</sup>

Emile, Livre II, p. 165

<sup>25</sup>

Cubberley, Readings in the History of Education, p. 396

CHAPITRE VI

EPILOGUE

Mettons maintenant en relief un court résumé des idées fondamentales de Rousseau avec ce que nous considérons être la vérité, afin de mieux voir que de l'égoïsme de Rousseau découle toute sa théorie, le beau aussi bien que le laid.

Voici donc les idées de Rousseau:

- (a) Je suis bon et je n'ai aucun mal en moi.
- (b) Donc la société m'a corrompu.
- (c) La société est la source de toute corruption.
- (d) La nature est la seule source de vérité.
- (e) Les sentiments sont le seul guide à suivre; la raison n'est que d'importance secondaire.
- (f) Puisqu'il n'y a pas d'autorité, puisqu'il n'y a pas de révélation, puisque la société est corrompue, il suit que son "moi" doit occuper en tout le premier rang. De là suit la sublimation de son ego, donc l'égoïsme...et l'orgueil.
- (g) Alors d'après le modèle de son ego, il conçoit:
  - La société corrompue.
  - La religion naturelle.
  - L'éducation naturelle.
  - L'état absolu. (En effet ici Rousseau se contredit.)
- (h) L'objet de la vie: Jouir autant que possible.

Et voici ce que nous considérons être la vérité:

- (a) L'homme est essentiellement bon mais il a des penchants mauvais.
- (b) L'homme est par sa nature un être social et ne peut se

perfectionner hors de la société. La société est donc bonne et nécessaire. Les maux qu'on trouve dans la société ont pour leur source:

(1) Les penchants mauvais dans le coeur de l'homme.

(2) L'abus de la liberté humaine.

(3) L'ignorance et la faiblesse de l'homme.

(c) La société est essentiellement bonne puisqu'elle résulte de la nature même de l'homme qui par sa nature est un être social

(d) Il y a plusieurs sources de vérité qui sont complémentaires et la vraie éducation se rend compte de tous:

(1) La raison qui est supérieure aux sentiments.

(2) Les sentiments.

(3) Le témoignage des hommes.

(4) La révélation.

(5) Le monde des choses.

(e) De là suit que mon "ego" ne suffit pas toujours comme source de toute vérité.

(f) Un égoïsme modéré et raisonnable et légitime, mais un égoïsme déréglé est une source d'erreur et par conséquent de malheur.

(g) Puisque Dieu est le créateur de l'homme, être social, il est l'auteur de la société. Or, puisque la société ne peut pas exister sans autorité, cette autorité est nécessaire et par conséquent ne dépend pas dans son principe de la volonté des hommes. Donc l'autorité vient de Dieu même qui, étant créateur de la société, est nécessairement la source de cette autorité sans laquelle la société ne pourrait pas exister.

(h) Objet de la vie: connaître, aimer, et servir Dieu, qui est l'alpha et l'omega de tout, et de ce principe tous nos devoirs découlent.

Il est donc clair que le "moi" n'est pas toujours l'arbitre suprême car il y a une puissance et une autorité au-dessus de nous.

Selon Rousseau l'homme a le droit de disposer de son être comme bon lui semble, sans restreint, car il a même le droit de se suicider! Car, dit Rousseau: il (Dieu) l'a constitué (l'homme) seul juge de ses propres actions, il a écrit dans son coeur: Fais ce qui t'est salubre etc. Si je sens qu'il m'est bon de mourir, je résiste à son ordre en m'opiniâtrant à vivre car, en me rendant la mort désirable, il me prescrit de la chercher. Et ailleurs il dit: Délivrons-nous sans remords de la vie même, aussitôt qu'elle est un mal pour nous. Et voilà donc que l'acte le plus vilent et contre nature devint un acte de vertu! O comme celui est aveugle qui ne reconnaît que sa propre autorité!

Il est digne de remarque aussi que le grand principe de Rousseau est purement supposé et sans aucune preuve dans l'ordre naturel des choses.

De son âme rêveuse Rousseau a tiré la notion de la bonté naturelle de l'homme. Cette notion est-elle une vague reminiscence de l'état naturel de l'homme avant sa chute? Qui le sait? Mais en tout cas même si l'homme fut ce que Rousseau croyait l'être, cela ne le dispenserait pas de se soumettre à la raison, à l'autorité légitime, et aux lois de Dieu, au lieu de se livrer au système proposé par Rousseau, c'est à dire au sentiment fugitif et instable. Non, l'homme est partie intégrale d'une création magnifique et immense; il est environné de mystères innombrables dont peut-être lui-même est le plus insoluble et dès lors il a besoin de direction et rien que la folie a inspiré la confiance

---

<sup>1</sup> J.J.Rousseau, La Nouvelle Héloïse, p.318

<sup>2</sup> Ibid, p.319

orgueilleuse d'un Rousseau. Non, l'homme n'est pas l'arbitre suprême de ses actes, il doit apprendre à obéir avec simplicité de cœur et à servir avec magnanimité. Pourtant, comme nous avons déjà indiqué ailleurs, Rousseau a joué un rôle important. A une époque iconoclaste, à une époque de révolte, de rationalisme outré, d'impiété honteuse, et de cynicisme flétrissant Rousseau leva sa voix consolante et rassurante et ce fut lui seul parmi les philosophes qui, avec une foi inébranlable, défendit de tout son génie, la dignité et la noblesse des sentiments humains. Comme un prophète divin, brûlant de sincérité, vibrant d'enthousiasme invincible, il annonça avec fermeté et cependant avec une éloquence persuasive la doctrine de la bonté de l'homme et celle de la nature et versa dans d'innombrables cœurs séchés et endurcis d'une société blasée, le doux baume d'une nouvelle espérance, la joie d'une vie plus féconde, et le charme indicible de l'harmonie de la nature. Et cette voix sonore, semblable aux réverbérations d'une trompette qui éclate dans la solitude paisible des montagnes, cette voix fut entendue avec allégresse et avec une avidité insatiable, non seulement en France mais dans l'Europe entière. De même qu'une averse après une longue période d'aridité fait germer de nouveau la vie presque éteinte, de la même manière la douce voix de Rousseau revivifia un monde desséché et le fit ouvrir son cœur aux doux charmes de la nature, et aux nobles sentiments évoqués par la magie et l'éloquence de l'homme de la nature.

## Bibliographie

The Bible, King James' Version

Boyd, William. The History of Western Education. A. and C. Black, Limited, London 1932.

Brunetiere, F. Etudes Critiques, Vols. III and IV

Brunetiere, F. Evolution des Genres, Sixieme Lecon.

Chuquet, A. J.J. Rousseau, Librairie Hachette, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

Cubberley, Ellwood P. Readings in the History of Education, Houghton Mifflin Company, The Riverside Press, Cambridge.

Des Granges, Histoire de la Litterature Francaise, Librairie Hatier, 8 Rue d'Assas, Paris.

Faguet, Emile. Le Dix-Huitieme Siecle.

Faguet, Emile. Le Dix-Neuvieme Siecle.

Faguet, Emile. Politiques et Moralistes au Dix-Neuvieme Siecle.

The Harvard Classics, Vol. 34, P.F. Collier and Son, Company, New York.

Lanson, Histoire de la Litterature Francaise. Librairie Hachette, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

Lemaitre, J. J.J. Rousseau.

Lortie, Philosophia, Vol. III

Morley, John. Rousseau, 2 vols. Macmillan and Co., St. Martin's Street, London.

Rousseau, J.J. Les Confessions, Classiques Garnier, Garnier Freres, 6 Rue des Saints-Peres, Paris.

Rousseau, J.J. Le Contrat Social

Rousseau, J.J. Correspondance

Rousseau, J.J. Emile, Classiques Garnier, Garnier Freres, 6 Rue des Saints-Peres.

Rousseau, J.J. La Nouvelle Heloise, Classiques Garnier, Garnier Freres 6 Rue des Saints-Peres, Paris.

The Vulgate, Translated by St. Jerome.